

# À l'écoute de nos enfants



**J**'ai eu envie de m'interroger sur mon identité spécifique, moi le gosse né à Montauban (82) de parents oranais. Des questions sur cette identité, j'en ai eu très tôt, bien que de façon extrêmement confuse et souvent enfantine. Pourquoi ce sentiment diffus d'être « différent », de ne pas être né « au bon endroit », de vivre dans une famille « particulière »

Permettez-moi de partager avec vous ce petit voyage dans le monde de mes souvenirs.

Mon entrée au CP en 1970 dans une bourgade du Tarn-et-Garonne. Mon père qui me conseille de trouver des amis qui auraient... le même accent que lui ! Et mon retour de ce premier jour d'école quand je lui annonce fièrement que j'ai trouvé un copain qui parle exactement avec ses intonations et qui s'appelle... Mohamed. L'air abattu de mon père... et moi qui n'en comprend pas la raison.

Et puis, cette même année, la maîtresse qui nous réunit en fonction de nos origines pour parler de nos coutumes culinaires. Je me retrouve dans le même groupe que Rachid, Zohra et Fati. Je n'y voyais rien de curieux. Nous mangions en effet tous les quatre le couscous le dimanche, quand nos autres camarades évoquaient quant à eux le cassoulet ou l'aligot.

D'ailleurs, mes grands-mères avaient de bien curieuses origines. L'une, Marie-Françoise, avait une ascendance alsacienne, mais aussi italienne, l'autre s'appelait Carmen... Carmen Hernandez, presque un pléonisme. *Qué jaleo ! Vaya lío !*

J'ai ainsi longtemps cru qu'être Pieds-Noirs c'était un peu représenter le chaînon manquant entre les Arabes et les Français bon teint. Une catégorie à part, avec des usages que personne ne connaissait, une communauté exotique aux coutumes et au parler uniquement accessibles aux initiés.

En effet, pourquoi mes camarades ouvraient des yeux de billes quand je parlais le lundi de la *frita*, de la *melsa* ou du *potaje*, des *blanquicos* ou de la *calentica* que j'avais dégustés la veille ?

A croire que j'arrivais d'une autre planète ! Et, effectivement, cette Algérie dont j'entendais si souvent parler revêtait des airs d'Atlantide, un monde perdu et, je l'ai longtemps cru, un environnement où tout n'avait été que bonheur – je n'ai appris que plus tard les drames de mes compatriotes –, une terre promise arrachée aux miens par la folie des hommes, par la folie d'un homme. Car il semblerait malgré tout qu'il fût humain puisqu'au moment de son décès, d'une crise cardiaque, un journal titra que... « il avait donc un cœur » ! N'étant pas médecin légiste, je ne me prononcerai pas.

D'ailleurs, toujours en cette année 1970, alors que la France pleurait justement l'homme de Colombey, chez moi on sabrait le champagne et on se réjouissait. Décidément, le cocon familial était un monde à part dans lequel on ne vivait pas comme les autres. Même le quotidien, dans les actes les plus anodins, était différent. Ma mère n'utilisait pas de serpillère, comme les mamans de tous mes camarades, mais un chiffon de parterre. *Tè das cuenta !* J'ai cru pendant des années que par économie nous avions des ersatz des produits que l'on trouvait dans les autres foyers français ! Nous étions donc si pauvres ?

Dans un supermarché, ma mère ne demandait pas des poches mais des bourses. *Qué vergüenza !* Heureusement qu'il n'y avait à cette époque que des caissières, des femmes, ce qui limitait grandement les risques de quiproquo. Et ces usages assez obscurs pour un enfant. Je pense par exemple à ma tante qui, dans une librairie, lorsqu'elle apercevait un livre consacré à celui que, chez nous, on appelait la grande Zohra,

ne pouvait s'empêcher de l'ouvrir délicatement avec un sourire angélique, d'y déposer un tendre crachat – là son visage se crispait – puis de le refermer d'un air satisfait. Et moi à qui l'on interdisait de cracher dans la rue ! Je trouvais les adultes bien étranges.

Et à la piscine, alors que tous mes copains se baignaient, je devais quant à moi attendre deux heures, les sacrosaintes deux heures de digestion. Nous avions donc également une constitution différente des « Français de France » ? Décidément, pensais-je, être Pieds-Noirs faisait de nous des êtres singuliers. Et si j'étais fier de ce que je croyais être un particularisme inhérent à *nouzôtres*, je regrettais en revanche cette malédiction que nous étions les seuls à subir : les *lagañas* du matin dans les yeux. Aucun de mes camarades n'évoquait jamais ce mot, donc ils n'en avaient pas. Logique d'enfant.

La même logique qui m'a fait croire que pour désigner un chat on ne disait pas « minou » mais « chapé » puisque c'est ce que criait mon père chaque fois qu'il en croisait un. Je me disais tout de même que les chats ne devaient pas comprendre notre langage car aucun d'eux ne s'est jamais approché à ce que je croyais être à l'époque un appel.

Tout était si différent du monde extérieur. *A sa'oir*, je faisais peut-être partie d'une secte !

En effet, mon père n'était pas rassasié après un bon repas, comme tous les autres papas, il était *hinché*. Il ne voyait pas le pain sur la table, ma mère lui demandait s'il était *bizouche*. Si je mettais mon grain de sel on me répétait que j'étais *metemento*. Et on n'exigeait pas alors de moi que je parte jouer dans ma chambre mais plutôt que j'aile

(faire) voler la *bilocha* ailleurs ou éventuellement que j'aille à *freïr monigos*. Et il valait mieux que je m'exécute sur le champ ou sinon mon père partait d'un *leche* ! retentissant, réduit à *tche* ! si la *rabia*, pardon la colère, le prenait. Et je pouvais alors recevoir une *calbote* dont j'ignore si c'était aussi douloureux que la gifle qui était donnée à mes copains dans les maisons « françaises ». Et s'il me prenait à nouveau l'envie d'être *pesaïco*, enfin insistant, c'était alors un concert de *Ydale* ! dont il ressortait que j'étais vraiment *mala leche*, voire pire, *mala sombra*.

Allez raconter cela à un métropolitain, il n'y comprendra rien.

Ces mots sont pourtant partie intégrante de mon vocabulaire quotidien. Je n'y peux rien, ils viennent tous seuls. Ce qui occasionne des situations où l'on vous prend pour un extraterrestre. Imaginez ainsi la tête de mon interlocuteur, lorsque je me plains qu'il y a une *catelfa* de personnes qui attendent au guichet de la Poste. Sourire poli de celui qui ne voit pas ce que voulez dire. Et en plein mois de décembre, alors qu'il fait un froid glacial à l'extérieur, et que vous demandez à cette collègue qui a la manie de vouloir toujours aérer de fermer la fenêtre car « nous allons tous attraper la *jabouba* », on pense que vous êtes déjà malade et commencez à avoir des troubles du langage.

Plus récemment, lorsque j'appelle une amie, au moment des inondations dans le Var, pour m'assurer que tout va bien et qu'elle me répond qu'elle a l'impression d'être devenue... un gabote, moi je comprends. Mais un journaliste parisien ? Il penserait plutôt qu'elle a perdu la raison, enfin qu'elle est devenue *tchorbée* quoi !

Ce langage caractéristique est l'une des particularités de la communauté Pieds-Noirs, et plus spécifiquement en l'occurrence de celle des Oraniens. Je me le suis approprié ou plus exactement il s'est emparé de moi car je suis tombé dans la marmite tout petit. Il est l'un des éléments de mon identité Pieds-Noirs, au même titre que mes

goûts culinaires, mon besoin de la Méditerranée ou la joie de me retrouver au milieu des miens, au sens large du terme.

Si ce folklore est important et ne doit pas être dénigré car il cimenter notre unité, si cette vision poétique et humoristique à la fois de nos coutumes doit être préservée, si notre joie de vivre légendaire doit être cultivée, mon identité de Pieds-Noirs ne saurait se résumer ni se réduire à ces quelques éléments, aussi importants soient-ils. Etre Pieds-Noirs c'est aussi ressentir jusqu'au plus profond de ses tripes, même comme moi sans l'avoir vécu, le drame de l'exode. Etre Pieds-Noirs c'est éprouver une douleur intense à l'évocation des morts, des disparus. Etre Pieds-Noirs c'est crier à la face des politiques qu'il est inutile d'espérer que le dernier témoin ait disparu pour enterrer définitivement le problème des « rapatriés » car il y aura toujours les enfants pour réclamer justice et reconnaissance officielle de la trahison et de l'abandon. Etre Pieds-Noirs c'est ne rien oublier, ou pour les plus jeunes ne rien renier, ni le côté festif ni l'aspect dramatique. Etre Pieds-Noirs c'est enfin, à mon sens, perpétuer un certain nombre de valeurs, au premier rang desquelles la mémoire.

Etre Pieds-Noirs, c'est pour moi un tout. Un livre avec ses pages de joies et ses pages de malheurs. Et pour comprendre l'intrigue de l'histoire, on ne peut faire l'impasse sur aucun chapitre. Et c'est l'ouvrage complet que nous avons le devoir de transmettre, chacun à notre tour. »

Lionel

.....  
*Ecrire au journal :*

L'Echo de l'Oranie  
11 avenue Georges Clemenceau -  
06000 Nice  
echo.oranie@gmail.com

*Le lancement d'une nouvelle rubrique, c'est un peu comme la naissance d'un enfant. On l'entoure de mille soins et on le laisse ensuite voler de ses propres ailes, en espérant qu'il pourra s'épanouir et s'enrichir au contact des autres.*

*Cette nouvelle rubrique est le fruit d'une rencontre complice entre deux générations, celle née avant 1962 en Algérie et celle de ses enfants nés après cette date en métropole, ou partis très jeunes de leur terre natale.*

*Des enfants et des parents... mais, bien au-delà, des générations qui appartiennent à la même grande famille Pieds-Noirs. Car il existe parfois (souvent...) entre ces deux générations un mur de pudeur qui limite les échanges. On regrette que les plus jeunes ne s'intéressent pas assez à leurs racines alors que ces derniers déplorent de se sentir parfois exclus de leur propre histoire.*

*Cette rubrique se veut un véritable espace de liberté de parole, de libération de la parole. Les premiers textes reçus témoignent, d'une façon souvent poignante, d'un fort sentiment d'identité Pieds-Noirs dans la génération de l'après 1962, d'un sentiment de réelle appartenance à une communauté spécifique. Ces écrits sont surprenants, dans la douleur qu'ils peuvent exprimer, et plus légèrement heureusement dans les anecdotes évoquées. La nouvelle génération a été une éponge qui reste fortement imprégnée de la culture de ses parents. Nombre de ces parents découvriront sans doute à quel point la transmission de mémoire, qu'ils pensaient inexistante ou presque, s'est en réalité profondément ancrée chez leurs enfants.*

*Quoi d'étonnant à cela d'ailleurs ? Comme le dit le proverbe espagnol « A fuerza de ir con un cojo, si no cojeas, renqueas ».\**

*Vous seuls, enfants de Pieds-Noirs, pouvez alimenter cette rubrique. L'Echo de l'Oranie est aussi votre revue et nous comptons sur vous pour la faire vivre. Nous attendons vos textes avec une réelle impatience, vous êtes en effet porteurs de la continuité de notre histoire. Oublions en ce mois de novembre le Beaujolais, dont on disait autrefois qu'il prenait sa source à Mostaganem, et gageons aujourd'hui que c'est le Pieds-Noirs nouveau qui est arrivé !*

L'Echo de l'Oranie

\* « A force d'accompagner un boiteux, si tu ne boîtes pas, au moins tu claudiques »